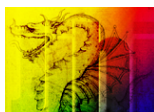


JOURNAL OF INTERDISCIPLINARY HISTORY OF IDEAS



2013

Volume 2 Issue 3
Item 5

– Section 4 : Reviews –

Book Reviews

A. Tiran, E. Serafini



JIHI 2013

Volume 2 Issue 3

Section 1 : Editorials

1. – (M. Albertone – E. Pasini)

Section 2 : Articles

2. *Crucé etc.* (A. Mansfield)

Subsection : –

3. *Infinity and the Sublime* (K. Verelst)

Section 3 : Notes

4. *Title* (S. Mammola)

Section 4 : Reviews

5. *Book Reviews* (A. Tiran, E. Serafini)

Section 5 : News & Notices

6. *Activities of the GISI | Les activités du GISI (2013)*

.....

Book Reviews

A. Tiran, E. Serafini

Reviews of M.L. Pesante, Come servi. Figure del lavoro salariato dal diritto naturale all'economia politica, Franco Angeli, 2013; Joan W. Scott, Genere, politica, storia, éd. par I. Fazio, postface de P. di Cori, Viella, 2013.



1 M.L. PESANTE, *Come servi. Figure del lavoro salariato dal diritto naturale all'economia politica*, Franco Angeli, Milano, 2013. ISBN 9788820421960, € 44,00.

Maria Luisa Pesante vient de publier un ouvrage sur la question du travail à travers les auteurs du dix-huitième siècle. C'est un ouvrage de trois cent dix pages divisées en cinq chapitres. Le premier chapitre a pour titre : esclaves, serfs, salariés de Grotius à Blackstone ; le deuxième : offre de travail, rente et subsistance ; le troisième : salaire courant et capital humain ; le quatrième : conflit, compétition, concurrence ; le cinquième : coopération et bien-être des travailleurs dans la société du commerce.

L'ouvrage commence par un rappel de la proclamation du 10 mai 1944, déclaration de Philadelphie, au moment où se fonde l'organisation internationale du travail dans le cadre de l'ONU et qui en donne les principes fondamentaux. Cette déclaration commence par ces mots : "Labour is not a commodity". Ce rappel nécessaire, nous précise Maria Luisa Pesante, se réfère au fait que dans l'entre-deux-guerres aucun économiste n'aurait qualifié ainsi le travail. Mais à l'inverse aurait fait du travail marchandise au même titre que toutes les autres.

L'autrice nous rappelle également que 1944 est l'année où Karl Polanyi publie la grande transformation qui récuse très clairement la tentative des économistes de penser le travail comme une marchandise. Polanyi identifie la source de cette conception du marché autorégulateur entre la fin du dix-huitième et le début du dix-neuvième siècle dans le cadre de la généralisation de la révolution industrielle. Polanyi, nous rappelle l'autrice, considère que cette conception du marché autorégulateur porte à la destruction de la société.



L'objet que se propose l'autrice est d'améliorer la compréhension des raisons qui expliquent la force intellectuelle du paradigme des économistes. La reconstruction historique présentée dans l'ouvrage repose sur la conviction que l'histoire que nous connaissons est une histoire erronée, myope, et expurgée sur la façon dont le concept de travail comme marchandise s'est élaboré et sur l'histoire des tensions qui ont accompagné ce processus.

L'originalité de l'ouvrage repose sur le fait que l'autrice ne situe pas l'origine du concept de travail comme marchandise dans l'économie politique classique mais bien plutôt dans la jurisprudence protestante du dix-septième siècle, dans une discipline qui a de fait disparu, la jurisprudence naturelle. Cet usage vise à souligner en particulier qu'il s'agit d'une discipline en tant que telle bien plus qu'une philosophie politique ou une idéologie. L'autrice aborde ensuite la tension fondamentale au travers des œuvres réalisées dans le cadre de la jurisprudence naturelle en Europe de Grotius à Hobbes, et de Locke à Pufendorf. L'analyse est conduite en distinguant deux dimensions dans le contrat de travail. La première dimension se traduit par l'équivalence entre les biens échangés et dans le cas précis entre la valeur de la subsistance offerte et la valeur de la prestation demandée.

La deuxième dimension concerne les circonstances sociales dans lesquelles se réalise ce contrat, c'est-à-dire l'introduction de la logique du rapport de domination qui afin de garantir la prestation va s'étendre à la personne même

du travailleur qui est pourtant un homme libre. Cette tension permet immédiatement de comprendre que l'analyse de cette question va tantôt pencher d'un côté tantôt de l'autre. La tension entre liberté de contracter et subordination du travailleur va se situer au centre de l'élaboration théorique d'autres auteurs en particulier en Allemagne durant la république de Weimar. Cette partie de l'étude de l'autrice sur les écrits d'origine allemande est sans doute le point le plus original de sa construction. Pour conduire sa démonstration Maria Luisa Pesante mobilise un auteur français, Robert Salais qui développe un schéma théorique sur la relation d'emploi dans lequel sont en jeu de principes différents d'équivalence. Le premier est l'équivalence entre le temps de travail futur et le salaire tel qu'ils sont fixés au début du contrat et le second est l'équivalence entre le temps de travail effectif et la quantité de produits réalisés au cours de la production. Cette double dimension conduit à une conception du contrat de travail comme contrat intrinsèquement incomplet. La question en discussion est la possibilité de réduire, ou l'impossibilité de réduire le travail salarié libre à une forme quelconque de prescription totale. Dans tout le cours de l'ouvrage la logique de l'équivalence et la logique de la domination apparaissent comme beaucoup plus étroitement imbriquées de ce que l'on peut penser à première vue.

L'autrice évoque la distinction entre deux conceptions du marché, distinction qui n'est pas très claire dans son ouvrage dans la mesure où elle n'est pas faite en termes économiques. Elle souligne toutefois que la reconstruction historique qu'elle opère ne se situe pas entre les deux conceptions qui sont le marché autorégulateur d'une part et le marché institutionnellement contrôlé d'autre part que l'on trouve chez Karl Polanyi. Le poids crucial pour distinguer ces deux conceptions se réfère aux institutions et en premier lieu à la cohérence d'un système juridique, à la stabilité et à la paix sociale qu'il est en mesure de garantir à la société.

Le premier axe sur lequel est construit le livre est donc la conception du travail comme marchandise telle qu'elle est formulée dans le cadre du contrat de travail comme contrat de location, c'est là tout l'objet du chapitre 1. Le deuxième axe qui va se substituer au premier réside dans l'encastrement de la relation salariale telle qu'elle est conçue dans le développement de l'économie politique. Ce faisant l'autrice déplace son argumentation du cadre européen continental de la jurisprudence naturelle pour se concentrer sur la reconstruction du

discours économique des Anglais ainsi que d'un certain nombre de Français significatifs : Boisguilbert, Melon, Turgot.

Ce processus d'encastrement fait l'objet du développement de toute la deuxième partie de l'ouvrage dans les chapitres 2 et 3. L'autrice souligne que ce processus implique un processus de formalisation et d'abstraction qui ne sera atteint qu'à la fin du dix-huitième siècle dans les raisonnements économiques. L'autrice relève à juste titre que lorsqu'il est question de salaire de subsistance les auteurs ne font pas nécessairement référence à la quantité de biens nécessaires à la survie physique mais font plus clairement référence à ce qui est socialement nécessaire non pas du point de vue du bien-être du travailleur mais du point de vue des exigences de la société. Cette analyse repose sur le postulat que au moment du contrat de travail le salarié ne possède pas les biens de subsistance ni monnaie, mais seulement de travail à vendre. La mobilisation de différents auteurs dans différentes dimensions : analyse économique, droit, philosophie politique, histoire des faits, situe la méthode de l'autrice dans un cadre interdisciplinaire qui suppose une maîtrise relativement large de différentes langues, mais aussi de différentes disciplines.

De son étude fouillée l'autrice tire plusieurs conclusions : tout d'abord le fait d'identifier les raisonnements économiques comme une anthropologie du travailleur salarié inscrit dans un cadre de relations économiques sociales et civiles qui prennent peu à peu la forme spécifique du marché du travail. En deuxième lieu le passage de la discipline de la jurisprudence naturelle à la discipline de l'économie politique qui n'est pas encore formalisée comme discipline. Enfin en troisième lieu l'objectif de l'autrice est de produire une histoire concrète de la structure économique qui par définition se confond à la logique des situations, définie par des relais spécifiques. L'histoire concrète dans cet ouvrage débouche en particulier sur un modèle normatif des relations sociales qui n'est pas le contrat bilatéral entre individus typique de la jurisprudence naturelle mais beaucoup plus celui de la structure hiérarchique des rapports entre les différents ordres du royaume et les rapports entre les classes c'est-à-dire du modèle utilisé par Petty et par Cantillon. Cette approche débouche sur les conceptions des problèmes du travail et du salaire alternatives à la conception contractualiste. Toutefois la conception et l'analyse du conflit issu des différentes structures par exemple de la différence entre les acheteurs et les vendeurs de la même marchandise travail, ou bien encore entre salariés capitalistes, ou bien encore entre

les acheteurs dotés de pouvoir d'achat différent pour la même marchandise en particulier lorsqu'elle est vitale comme dans le cas du blé, reste difficile. L'autrice, disons-le clairement, n'est pas parvenue à rendre totalement explicites et tout à fait claire cette conceptualisation et cette analyse.



D'une façon générale le texte a une densité forte et gagnerait à faire l'objet de brèves synthèses en début ou en fin de chapitre. La masse des questions traitées, en particulier celle de la compétition économique entre les états dans la première moitié du dix-huitième siècle, celle du débat sur le luxe et sa fonction pour la croissance économique et la conviction que le coût du travail était la variable décisive dans la compétition internationale pour la conquête des marchés cela mériterait une synthèse plus développée c'est que le lecteur est parfois un peu perdu. Enfin dans le chapitre cinq l'autrice aborde la position de David Hume considéré comme le passage fondamental pour la reconstruction de ces processus à travers le nœud entre sa théorie de la monnaie et son objectif d'éliminer conceptuellement les raisons du conflit commercial comme forme typique de la guerre moderne. Il s'agit enfin de la possibilité de penser une société moins inégale.

L'autrice montre que les solutions de Hume sont incompatibles entre elles et en particulier qu'il ne parvient pas à expliquer comment on peut améliorer la condition des travailleurs salariés. Au travers de son analyse l'autrice nous décrit une nouvelle science avec des projets politiques associés, nouvelle science qui naîtrait d'une ligne épicurienne et agostinienne issue de la méditation sur l'homme qui à l'époque moderne va s'articuler au travers des raisonnements de Bayle, de Mandeville, de Nicole et enfin de Hume. Cette nouvelle science est issue de l'historiographie anglo-saxonne, en particulier en ce qui concerne l'analyse des textes économiques du dix-huitième. À l'opposé, la reconstruction que l'autrice conduit cherche à identifier et à mettre en lumière les racines stoïciennes, civiles ou républicaines de l'économie moderne dans sa phase de

formation. Les racines, l'autrice nous les montre comme liées à la revendication première du sens de l'intérêt public. Dans tous les cas et en premier lieu, il s'agit de la reconstruction d'une argumentation qui, au point de départ, exerce une fonction dans la vie morale et politique de la société en ce qui concerne la reconnaissance de l'activité économique tournée vers le profit. L'identification des apories n'est pas une chasse à l'erreur, nous dit l'autrice, elle ne sert pas à cerner les contradictions formelles des auteurs mais leurs difficultés réelles à penser les rapports conflictuels les nouvelles situations celle qui oblige à redéfinir le champ du discours dans un parcours non linéaire. En conclusion l'autrice nous précise que reconstruire en termes d'aporias de la jurisprudence naturelle de l'économie politique classique naissante la séquence historique des réflexions sur la relation entre le travail salarié lui a semblé la forme la plus adaptée pour expliquer pourquoi l'idée du travail comme marchandise n'est pas une construction mentale intrinsèque à la formation de l'économie politique classique et nécessaire à la construction de la formation économique comme cela s'exprimera totalement dans le cas de l'économie néoclassique. Ainsi l'identification des apories permet de montrer tout au contraire comment le concept de travail marchandise a été un instrument hérité et encadré dans d'autres processus.

L'ouvrage se conclut sur un seul auteur : Hume. L'autrice relève que l'objectif de Hume est de lier expansion économique et balance commerciale. Et que tout ceci entraîne l'augmentation de bien-être pour tous, que tout ceci est possible sans conflits et à travers la coopération seulement à la condition d'une croissance par tête de la richesse. Maria Luisa Pesante relève le fait que dans le cas de la croissance économique postulée par Hume il n'y a aucun mécanisme de redistribution du surplus de production non seulement en termes relatifs mais également en termes absolus d'amélioration du niveau de vie des travailleurs. En deuxième lieu le fait d'une croissance continue ne peut être financée que par une injection continue de monnaie en provenance d'une balance commerciale étrangère excédentaire. Ce déséquilibre structurel dans les relations économiques internationales est incompatible avec la compétition harmonieuse et la coopération entre différentes sociétés qui est l'objectif principal de Hume. La conclusion souligne que dans le cas de Hume l'encastrement de sa théorie de la conception du travail comme marchandise est un élément central de la première aporie. Et qu'à l'inverse chez Boisguilbert, Melon, Turgot, Wallace on

trouve des choix alternatifs et des théories alternatives sur la conception du travail.

Aux termes de ce compte rendu il nous faut faire part de plusieurs interrogations. Tout d'abord l'absence totale de Karl Marx, de Proudhon, et d'autres auteurs qui ont au centre de leurs réflexions la question de la nature du travail et de sa place au sein de la société. Cette absence est sans doute justifiée du point de vue de la méthode choisie et des sources, toutefois il aurait été nécessaire de justifier d'une façon explicite cette éviction, d'en donner les justifications. Enfin la thèse développée par l'autrice est incontestablement originale de même que la confrontation interdisciplinaire qu'elle opère. Il manque toutefois à différents moments du texte une synthèse permettant de clarifier le propos, de souligner les points essentiels. On peut ici enfin formuler un vœu que l'autrice à travers d'autres articles puisse mettre à la disposition de la communauté scientifique les acquis les plus originaux de ce travail qui le mérite pleinement.

André Tiran



2 JOAN W. SCOTT, *Genere, politica, storia*, édité par Ida Fazio, postface de Paola di Cori, Viella, Roma, 2013. ISBN 9788867280025, € 28,00.

L'effet immédiat que produisent les écrits de Joan Wallach Scott à propos de la question du "genre" sur le lecteur est de susciter des nouvelles questions, malgré le fait que ces textes soient fonctionnelles à la dissolution de beaucoup de doutes à ce sujet, nés indépendamment de la pensée de Scott, mais par lui soigneusement pris en considération, systématisés et raisonnés. Peut-on dire que la question du "genre" est résolue aujourd'hui ? À plus de vingt-cinq ans après la première édition de *Gender : A Useful Category of Historical Analysis*, la décision de proposer une publication qui contient la traduction en italien des

théories de Scott sur la catégorie historiographique du “genre” suggère l’idée que le travail est toujours en cours.

Genere, politica, storia inaugure une nouvelle série de la maison d’édition romaine Viella, publiée en collaboration avec la *Società Italiana delle Storiche*, sous le titre de *Storia delle donne e di genere* : une collection qui a comme objectif principal la diffusion des recherches dans ce domaine. Le volume, en plus de proposer à nouveau *Il “genere” : un’utile categoria di analisi storiografica*, la traduction italienne de l’essai susdit et bien connu de Scott de 1986 et publiée dans “*Rivista di storia contemporanea*” l’année suivante, offre la première version italienne d’autres essais de l’auteur, nés comme des ajouts ou des développements au premier : un chapitre inclus à la deuxième édition de *Gender and the Politics of History* de 1999, intitulé *More Thoughts About Gender and Politics* ; la contribution de Scott au Forum de l’“*American Historical Review*” de 2008, *Revisiting “Gender : A Useful Category of Historical Analysis”* et, en conclusion, la *Lectio Magistralis* d’ouverture du sixième Congrès de la *Società Italiana delle Storiche*, qui a eu lieu en Février 2013 à Padoue et Venise. À cette première section s’en ajoute une deuxième constituée d’interventions qui rapportent une partie de la discussion qui s’est déroulée, à l’occasion du susdit Forum, sur la question de l’utilisation du “genre” dans l’historiographie internationale. L’Introduction de Ida Fazio et la Postface de Paola Di Cori – une spécialiste importante du “genre” non seulement en Italie – sont des éléments essentiels du volume qui insèrent la particulière expérience italienne dans le débat international en ajoutant des nouvelles idées et perspectives.

Les parties qui composent l’ouvrage illustrent donc qu’il y a encore besoin de discuter – notamment dans le contexte italien – non seulement de la théorie, mais aussi et surtout de l’utilisation et des pratiques du “genre” dans la discipline historique, sans pour autant en négliger le caractère hautement politique.

Offrir un compte rendu succinct des denses pages de Scott choisies par l’éditrice est autant une tâche très ardue, que complexe est le chemin du lecteur/chercheur qui reconnaît qu’il ne peut pas laisser de côté l’acquisition des outils que l’histoire du genre essaie de fournir à l’*establishment* historiographique. Pour soutenir et guider la compréhension de ce texte aussi pour ceux qui n’ont pas suivi intégralement le débat dans son développement et à ses débuts, l’Introduction et la Postface en contextualisent les nœuds principaux succinctement et efficacement, en mettant en évidence le problème principal de la relation entre l’histoire

de genre et l'histoire des femmes. En traversant la comparaison européenne et nord-américaine entre le poststructuralisme et les résistances à celui-ci, Fazio explique comment en Italie la discussion n'a jamais atteint des tons forts, peut-être parce que le défi du "genre" a été recueilli tard et partiellement et que la théorie liée à ceci a été abordée seulement dans quelques précieuses contributions. C'est probablement une renouvelée réflexion sur le "genre" que, avec prudence, on essaie de faire revivre en donnant naissance à une nouvelle série de Viella avec cette publication. Cependant, la Postface de Paola Di Cori met en garde contre les difficultés dues principalement à la traduction du terme lui-même, mais aussi à la possibilité d'utiliser les théories de Scott en dehors du contexte particulier qui les a produites, malgré leur succès ait été d'une très grande proportion et leurs écho ait résonné dans le monde entier. L'explication de ce phénomène se trouve non seulement dans la capacité d'argumenter de Scott mais aussi dans la fertilité du sol sur lequel elle s'est greffée : les premières études sur l'histoire des femmes, nées de la forte union du monde universitaire et de la politique pendant les années Soixante-dix entre les Etats-Unis et l'Europe, avaient besoin d'une base théorique solide, d'une reconnaissance institutionnelle et de relancer leur propre fonction politique. Scott, se nourrissant d'un climat de ferveur culturel, né de la rencontre des idéologues européens du postmodernisme avec l'académie américaine – bien racontée par Di Cori – a essayé de trouver un possible chemin pour répondre à ces besoins, perçus aussi comme les siens, bien que son travail et sa pensée soient allées naturellement au-delà des frontières disciplinaires. Je dis naturellement puisque la catégorie du "genre" est née et s'est enrichie à travers l'apport continu de plusieurs disciplines, ce qui explique pourquoi les historiens professionnels – du moins dans le milieu universitaire – s'en sont parfois tenus à l'écart, laissant le champ libre à l'anthropologie et à la sociologie.

La réponse de Scott, cependant, est loin d'être définitive. Se référant aux catégories du masculin et du féminin, l'auteur les définit "vides et surabondantes" et puisque le "genre", à son avis, ne peut aucunement être pris en considération indépendamment de la sexualité, devient lui-même une catégorie "vide et surabondante". Catégorie mal ou partiellement utilisée, usée et abusée par les médias, mais aussi par les spécialistes, elle a besoin de continuelles mises au point théoriques. Signifiant à la signification fluide, emprunté à la grammaire et passé par la psychiatrie, il a du mal à trouver un nouveau placement définitif :

peut-être que cela n'est pas sa limite, mais plutôt un élément de vitalité. *Gender : A Useful Category of Historical Analysis* est né avec l'intention – à travers la discussion sur le “genre” – non seulement de faire le point sur l'histoire des femmes, de la faire sortir d'un espace marginal par rapport à l'historiographie traditionnelle, mais aussi et surtout avec la volonté de rompre les relations de pouvoir qui se cachaient parmi les méthodes et les outils traditionnellement utilisés dans les universités, afin de fournir des nouveaux équipements. Raison pour laquelle une prise de conscience politique, qui lie le passé au présent, était et continue à être fonctionnelle.

Rompre les rapports de pouvoir signifie pour Scott déconstruire les mots et les catégories sur lesquelles, même l'historiographie qui s'est occupée des femmes, s'est fondée, à partir bien évidemment de la catégorie du “genre” : les historiens l'utilisent comme un synonyme de l'“histoire des femmes” pour la rendre inoffensive ou pour lui donner une dignité académique, mais les historiennes du féminisme elles-mêmes – qu'elles soient théoriciennes du patriarcat, féministes marxistes ou chercheuses de la théorie psychanalytique – en plus d'utiliser le “genre” comme une construction culturelle en opposition au “sexe”, l'ont relégué parfois, selon Scott, dans une perspective descriptive, causale et anhistorique. Tout ceci arrivait dans les années Soixante-dix et Quatre-vingt mais la confusion autour du thème semble être encore forte, même dernièrement, notamment en raison de l'utilisation plus fréquente et répandue que l'on fait du terme. Ces raisons ont justement conduit l'historienne à être confrontée à nouveau à ces problématiques – comme, par exemple, l'absence d'une utilisation partagée du “genre” – analysées dans la *Lectio Magistralis*.

La déconstruction ne s'arrête pas au “genre” mais se poursuit par une révélation progressive de paradigmes culturels dans lesquels ils sont empêtrés certains concepts de l'historiographie féministe : Scott remet en question les paradigmes homme/femme, masculin/féminin – ainsi que Natalie Zemon Davis et Denise Riley¹, entre autres, ont fait – en détruisant l'image qui veut les femmes essentiellement égales à elles-mêmes à travers le temps et les cultures ;

¹ Natalie Zemon Davis, “Women's History' in Transition : the European Case”, *Feminist Studies* 3-4(1976) ; trad. it. “La 'storia delle donne' in transizione : il caso europeo”, *DWF* 3(1977) ; Denise Riley, “Am I that Name ?” *Feminism and the Category of "Women" in History* (London : Macmillan, 1988).

mais elle réfléchit aussi sur la question que le sexe soit reconduit uniquement à la nature, puisqu'elle soutient que celle-là aussi ne peut pas être comprise indépendamment de la connaissance que nous produisons sur elle.

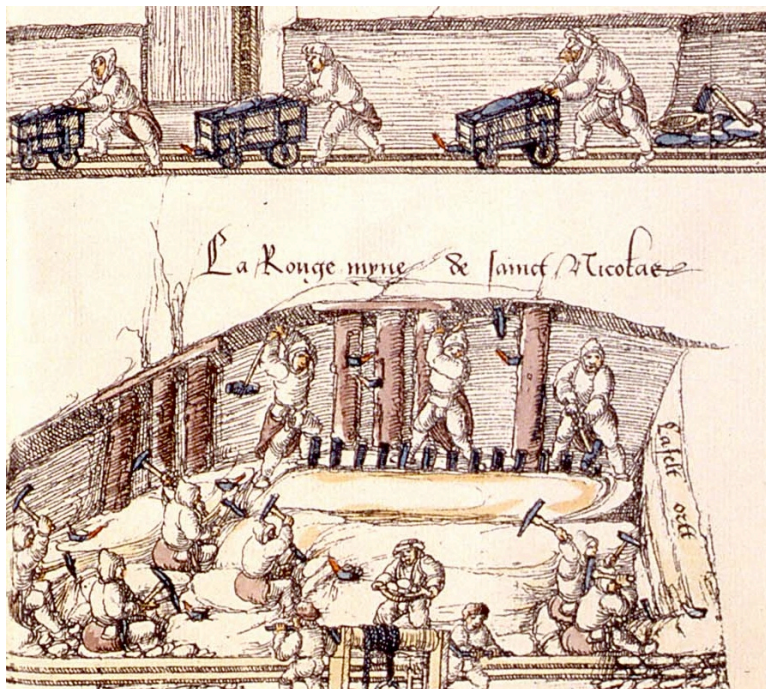
De la même manière le raisonnement est mené vers le débat sur les droits universels : à quel niveau on peut appeler universels des droits qui sont formulés dans une petite partie occidentale du monde ? Le sentiment qu'on a en lisant les pages de Scott est celui de rester nus et dépourvus des outils de son propre travail, peut-être le même sentiment que les premières critiques et les premiers critiques de l'utilisation de la déconstruction dans la discipline historique craignaient qui pourrait conduire à une dérive sceptique. Et il reste quelque doute sur le fait que Scott voulait et veut précisément instiller dans l'esprit de l'historien le fait que non seulement les sources peuvent être remises en question, mais aussi la langue qui les traduit et les raconte.

Sans doute l'analyse du débat suscité par les théories de Scott, les conférences organisées dans le domaine du "genre", la comparaison qui continue à se renouveler sur ce sujet, tout porte à croire que l'anéantissement des études n'est pas en cours. Les historiennes, dont les interventions au Forum de l'"American Historical Review" sont publiées dans le volume, mettent en évidence comme dans leurs contextes culturels et géographiques et leurs spécialisations chronologiques, bien que dans le cas des premiers souvent l'importation des théories sur le "genre" a parfois été accueillie avec suspicion parce que considérée comme un paradigme occidental, les pratiques et les variations sont souvent encore complètement à écrire. Par exemple, avec une juxtaposition séduisante de l'article de Scott avec la pensée eschatologique de l'histoire de Gioacchino da Fiore, l'historienne médiévale Dyan Elliott suggère que pour l'histoire médiévale l'âge du "genre" est encore à venir. L'Amérique Latine, l'Europe de l'Est et la Chine sont les contextes choisis pour raconter la rencontre entre l'historiographie et le "genre" en dehors des endroits où il est né, bien que – je voudrais le rappeler – Paola Di Cori insiste sur le fait que l'Europe elle-même, tout en fournissant la matière première théorique pour Scott, elle en est exclue. Dans ces contextes, le "genre" a été accueilli avec plusieurs réserves, décliné dans différents domaines et, dans tous, se révèle être encore à utiliser, surtout par les historiens autochtones : en fait, tant dans le cas de l'Europe de l'Est que de la Chine, ce sont surtout les études américaines relatives à ces Pays qui l'ont pris en considération. De fait, les théories de Joan Scott sont identifiées par la

summades théories sur le “genre”, chacun de ces essais se comparant plus avec les écrits de l’auteur qu’avec cette catégorie si discutée.

Des considérations spéciales doivent être faites pour le cas italien, considéré comme partiellement manquant – comme on a vu – dans ce débat. À mon avis, il convient de souligner que la publication de cet ouvrage en est une réponse italienne et qu’elle rentre dans un contexte de nombreuses initiatives, promues principalement par la *Società Italiana delle Storie*, afin de soutenir l’histoire du genre et l’histoire des femmes grâce à des pratiques qui se dirigent souvent vers les directions indiquées par Scott. Ces initiatives sont d’une valeur particulière à une époque où toute la culture se trouve dans des eaux troubles, mais où le risque est majeure pour les domaines encore considérés comme marginaux et superflus par rapport à la pensée dominante : je pense en particulier à la fermeture et aux nombreuses coupures de budget infligées, pendant ces dernières années, aux cours de l’histoire des femmes et du genre, présents et jamais institutionnalisés dans les universités italiennes, raison pour laquelle la *Società Italiana delle Storie* a publié le “Premier recensement des cours”. Le VI Congrès de la Société lui-même a été un moment de bilan et de réflexion, non seulement sur l’état des études, mais aussi sur la divulgation de ceux-ci et sur les dynamiques sociales et politiques à travers lesquelles aujourd’hui s’articule la différence entre les sexes. Le dernier numéro de “Genesis” (2013, XI/1–2), le journal de la Société, qui est consacré aux *Culture della sessualità*, il suggère qu’il est en cours un changement d’avis sur la sexualité, non seulement en opposition au “genre”, mais aussi comme un produit culturel. En même temps la récente rencontre entre les historiennes des femmes et du droit (qui souvent s’identifient) a donné lieu à un observatoire de l’historiographie juridique, “donne & diritti”, en montrant comment le champ s’élargit de plus en plus à partir de l’histoire sociale. En conclusion, si l’on peut dire que la situation italienne présente encore quelques lacunes (par exemple, une historiographie du “genre” qui n’est pas féminine peine encore pour s’affirmer), en même temps l’attention portée aux questions soulevées par Scott reste haute.

Elisabetta Serafini



Heinrich Gross, “Les galeries de la Mine Saint-Nicolas”, particulier (“Les Mines d’argent de la Croix-aux-Mines en Lorraine au XVIe siècle. Reproduction des dessins originaux de l’époque dus à Heinrich Gross”, *Revue lorraine illustrée*, 1909; Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, <http://w1.bnu.fr/videodisque/30/NIM30112.jpg>).